



L'Université face à la mystique : un siècle de controverses ?

La mystique a toujours été un objet d'étude délicat dans le monde académique, au XX^e siècle comme aujourd'hui. Au moment (dès les années 1880) où l'Université laïque française engageait des études à ce sujet, s'intéressant d'abord à Madame Guyon mais aussi à la mystique rhéno-flamande, l'Église catholique en faisait encore sa chasse gardée : impossible selon elle d'étudier l'expérience mystique de manière significative sans s'appuyer sur le dogme et hors de la lumière de la grâce. Ce qui a donné lieu à quelques querelles épiques et à de nombreuses censures. Aujourd'hui, si les choses ont changé, elles ne sont pas pour autant plus simples. Pour plusieurs raisons. Une des plus importantes tient à ce que, progressivement, et spécialement à travers les œuvres et les débats de la première moitié du XX^e siècle, le terme « mystique » s'est chargé de significations multiples et très différentes, qui font qu'il est employé autant dans le champ socio-politique ou psycho-pathologique que dans le champ religieux. Le texte de Péguy intitulé *Notre jeunesse* (1910) est un jalon dans l'histoire de cet élargissement. Il s'est poursuivi tout au long du siècle. On parle désormais de « mystique » pour qualifier certaines formes « religieuses » (revendiquées ou non) d'expression et de manifestations adoptées par les totalitarismes du XX^e siècle. Plus proche de nous, la mouvance « New Age » des années 1980-2000 a promu avec succès un ésotérisme nébuleux prenant les traits d'un mysticisme « bon marché ». Les mots « mystical » et « mysticism » étaient abondamment sollicités, le plus souvent dans un flou complet. C'est pourquoi l'on ne sait plus toujours exactement de quoi il est question, aujourd'hui, lorsqu'on parle de mystique.

Cet écheveau n'est pas favorable à une approche scientifique sereine, et dans le monde académique, le terme « mystique » suscite des craintes. Lesquelles ? Celle du confessionnalisme larvé d'abord ; celle d'une thématique trop floue, mal délimitée ou ambiguë ensuite ; enfin celle d'avoir affaire à un objet fantaisiste, insuffisamment sérieux.

En attendant, c'est tout un pan du réel qui risque d'être laissé dans l'ombre, et particulièrement une forme spécifique de l'expérience religieuse qui risque d'être plus ou moins abandonnée hors-champ de la connaissance méthodique et rationnelle. C'est donc d'abord à un travail critique à l'égard de la notion même de mystique qu'il faut se livrer. C'est ensuite à un effort pour comprendre comment depuis un siècle les débats et les programmes, collectifs ou individuels, de recherche académique à propos de la mystique se sont concrètement définis et situés dans le monde de l'université et plus largement de l'enseignement supérieur. Ce travail a été en partie réalisé par un initiateur dans ce domaine, Émile Poulat récemment disparu, qui avait publié en 1999 un livre intitulé *L'Université devant la mystique*. Ce colloque prend appui sur ce travail et a pour ambition de le prolonger de plusieurs façons.

Il y a en gros deux périodes à considérer, que la seconde guerre mondiale sépare l'une de l'autre. De la fin du XIX^e siècle jusqu'aux environs de 1945, on a assisté spécialement en France (mais aussi dans d'autres pays, on pourrait songer en particulier à l'Allemagne) à un très riche débat qui a engagé spécialement la psychologie, la sociologie, les études littéraires, la philosophie, la théologie. Quelques grands noms ont jalonné ce débat : Henri Delacroix, Jean Baruzi, l'abbé Bremond, Alfred Loisy, Louis Massignon, Etienne Gilson, Maurice Blondel, Ambroise Gardeil, Pierre Janet, Henri Bergson, et d'autres.

Après une éclipse, l'intérêt pour l'étude de la mystique s'est ranimé même si c'est moins fortement que durant la première moitié du siècle ; et s'est ranimé spécialement dans le champ des lettres et de l'histoire des idées. Avec un déplacement : centrée jusqu'à l'immédiat après-guerre sur la mystique comme expérience, l'attention s'est orientée ensuite sur le langage, devenu point de cristallisation des études et des discussions. Michel de Certeau a été pour le monde francophone la source du renouveau de ces études, dès le début des années 1960. Il a ouvert une voie ensuite largement explorée et approfondie par des auteurs comme Jacques Le Brun, Mino Bergamo, Jean-Pierre Jossua, ... ; et récemment de nombreux universitaires ont accompli d'importants efforts qui manifestent une certaine vitalité de la question. Les colloques relatifs à la mystique, assez fréquents ces dix dernières années dans le monde francophone, mais aussi les publications et même les collections dédiées au thème témoignent de cette vitalité.

Nous voudrions donc étudier cette histoire sur le siècle écoulé, mais aussi faire une sorte de récapitulation des résultats et une investigation sur les méthodes qui ont été employées, leur fécondité et leurs limites, et même s'interroger sur un renouvellement possible de ces méthodes. Ou encore s'interroger sur les aspects de la « mystique » qui ont été jusqu'à présent sous-étudiés, ou que les efforts précédents ont fait émerger comme intéressants pour la recherche. Il arrive en effet ordinairement que l'effort réalisé sur un objet d'étude fasse apparaître des dimensions ou des champs de signification ou de contenu de cet objet auxquels on était insensible ou qu'on ne voyait pas avant qu'un certain travail soit accompli. Ne serait-il pas intéressant, par exemple, de susciter des études de la mystique qui soient davantage centrées sur la dimension sociale, voire politique, de cette forme de vie spirituelle ? Plus largement, étudier son inscription sociale et son rapport à l'univers social ? Ou encore son rapport à l'inscription confessionnelle ? Avec le recul progressif des Églises traditionnelles dans les sociétés européennes et américaines, on a vu s'affirmer des expériences mystiques en marge ou carrément en dehors des socialités confessionnelles. On a pu parler à ce sujet de « mystiques sauvages ». Autant de champs et d'ouverture à discuter et à interroger pour ne pas se contenter de faire une récapitulation, aussi réflexive soit-elle, de ce qui s'est passé au XX^e siècle.

Enfin nous voudrions considérer la façon dont les institutions se rapportent aux recherches engagées à propos de la mystique. Qu'il s'agisse des établissements d'enseignement supérieur de l'État ou des établissements d'enseignement supérieur privés et/ou confessionnels, il serait bon de se demander comment de telles études sont reçues et perçues. Mais il serait également utile de s'interroger sur ce qu'elles peuvent apporter au savoir contemporain et sur la place qu'elles peuvent ou pourraient occuper.

Anthony Feneuil, Mariel Mazzocco,
François Trémolières, Ghislain Waterlot.